

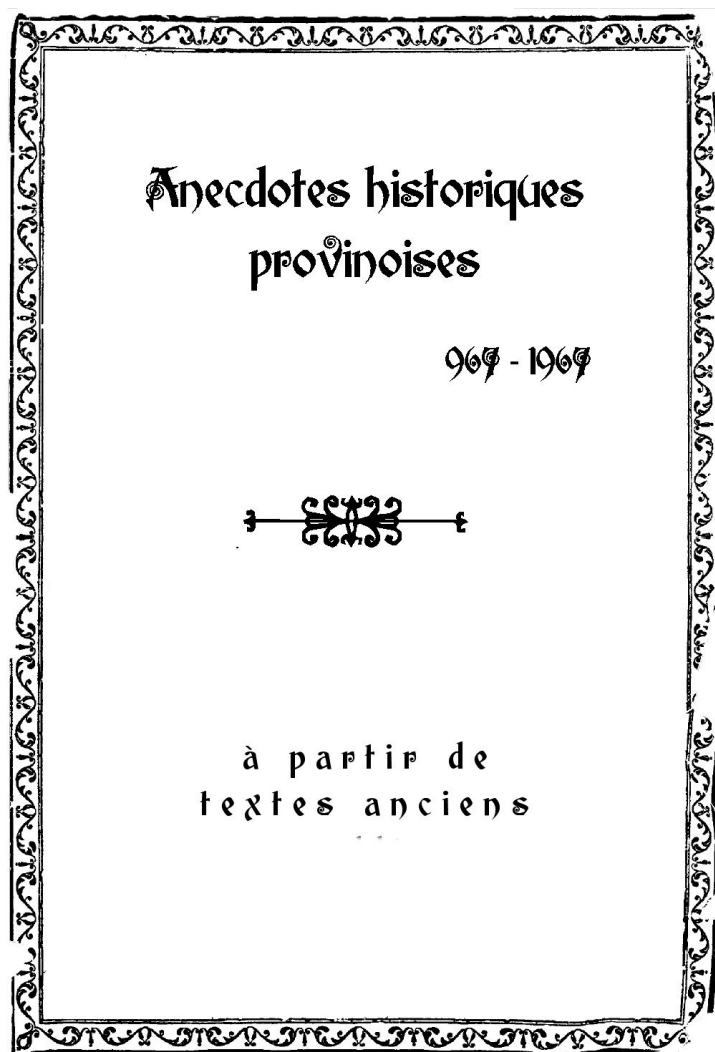
Anecdotes provinoises

967 - 1967

Forestiers et Comtes de Flandre

6





**Vous pouvez enrichir ce recueil
en proposant vos propres recherches, analyses
ou documents iconographiques.**

**Contact :
michel.leclercq@free.fr**



Dernière mise à jour : juillet 2019

Forestiers et comtes de Flandre

Les Mérovingiens

Lydéric de Buc, forestier

Bras-de-Fer

Les Normands

Les comtes et comtesses de Flandre



Le mythe est tenace :
détruits pendant la Révolution,
pendant la Seconde Guerre Mondiale
et lors de l'incendie du Palais Rameau en 1995,
les géants lillois sont revenus à la vie publique
sous les mains de Stéphane Deleurence en 1999.

(308)

Forestiers et comtes de Flandre

Les Mérovingiens

Revenons vers le récit empreint de vivacité d'Edward Le Glay (1843) (14).

Vers la fin du troisième siècle, des missionnaires venus de la Grèce et de Rome, savoir, Piat, Chrysole et Eucher, parurent en Belgique dans les lieux occupés par les Romains, et convertirent, au prix de leur sang, une grande partie de ces derniers. Piat et Chrysole furent martyrisés sous Dioclétien et Maximien, le premier à Tournai le second sur les bords de la Lys, au lieu qui se nomme aujourd'hui Comines.

À ces premiers apôtres en succédèrent d'autres qui paraissent avoir porté le flambeau de la foi plutôt chez les conquérants de la Belgique, que parmi les Belges eux-mêmes. Du moins leurs tentatives pour aborder les différents peuples indigènes n'eurent dans le principe aucun résultat. Ainsi au IV^e et au V^e siècles, tandis que toutes les Gaules étaient déjà chrétiennes ou à peu près, les Belges restaient encore asservis aux superstitieuses croyances de la religion germanique.

Cependant, au début du V^e siècle, l'œuvre apostolique tend à se régulariser et l'on voit pour la première fois, dans les deux Germanies et dans la première et la seconde Belgique, des missionnaires officiellement députés de Rome sous le nom d'évêques régionnaires. Saint Victricius, évêque de Rouen, se hasarde seul dans les forêts nerviennes, et jusqu'au fond de ces marécages hantés par les Morins. Mais l'invasion des Francs ne tarde pas à faire disparaître ces traces primitives de la prédication épiscopale.

L'an 445, Clodion, roi des Francs, qui venait d'un lieu nommé Dispargum, passe le Rhin et la Meuse, soumettant, le long de sa route, les Tongres et les Texandriens ; puis, traversant la forêt Charbonnière, il s'avance jusqu'à l'Escaut, et, après avoir battu et chassé les Romains, se rend maître de Tournai et de Cambrai. De là Clodion marche vers le littoral de l'Océan, dompte les Morins, et saccage Térouane, leur principale cité. Cette irruption ne s'opéra pas sans grand dommage pour la religion naissante. Clodion, en arrivant avec ses compagnons dans le pays des Cambrésiens, y massacre tous les chrétiens qui s'y trouvaient, Romains pour la plupart (14).

On trouvera un magnifique portrait du roi Clodion dans un ouvrage édité en 1583, *La Biographie et prosopographie des roys de France*, par Du Verdier (16).

Cette invasion est suivie d'une autre, celle des Huns, qui, entraînés par Attila, ravagèrent presque toute la Belgique vers 449.

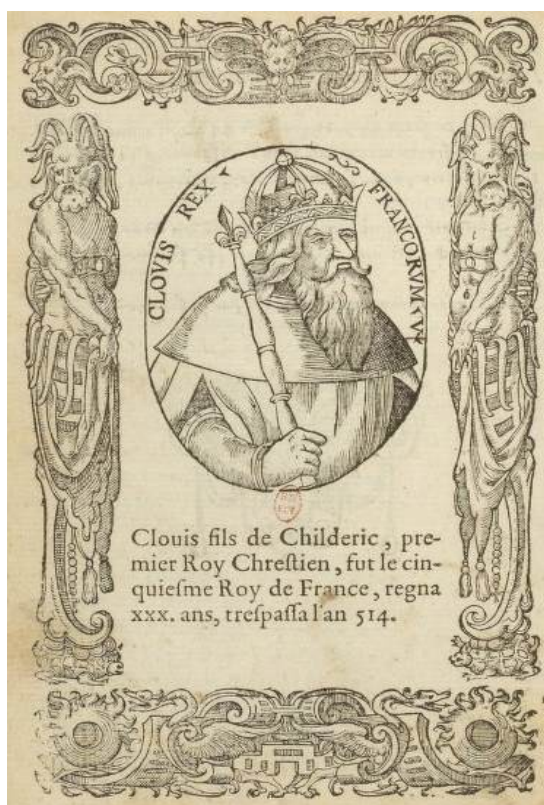
De tels désastres durent paralyser les efforts des missionnaires jusqu'à l'époque où les Francs, à l'imitation de leur chef Clovis, courbèrent eux-mêmes le front sous l'eau du baptême. [...] Au 6^e siècle, les premiers germes de civilisation semés dans la Belgique par les courageux apôtres du Christ, commencent à fructifier ; et l'on retrouve des évêques régionnaires prêchant de nouveau l'Évangile chez les Nerviens, les Morins et les Atrébates. À Cambrai et à Arras paraissent tour à tour, Diogène, Supérieur et Vaast, le célèbre catéchiste de Clovis (14).

Clovis, après avoir porté ses armes jusqu'à l'autre extrémité des Gaules, revient vers la Belgique, et, réagissant contre ses propres compagnons, les extermine successivement, soit par cupidité, soit par jalousie, soit enfin pour établir l'unité dans sa conquête en anéantissant les rivalités.

Mais Clovis ne s'arrêta pas en si bon chemin ! Il fit tuer son fils Sighebert par son petit-fils Clodéric, puis se débarrassa de Clodéric. Ce fut ensuite le tour du roi des Ménapieus, Khararic, et du fils de ce dernier.

Ce n'était pas tout encore. Un roi restait portant ombrage au monarque franc. Il s'appelait Rhagenher et commandait à la tribu fixée sur les confins de la Nervie, dans cette même cité de Cambrai où Clodion, le bisaïeul de Clovis, avait jadis établi le siège provisoire de sa domination et d'où il avait ensuite pris sa course à travers les Gaules (14).

(16)



Le sort de Rhagenher était scellé, ainsi que celui de ses deux frères !

Après la mort de ces rois, ajoute Grégoire de Tours à qui nous avons emprunté les détails de ce récit, Clovis recueillit leurs royaumes et leurs trésors. Ayant fait périr encore plusieurs autres rois, et même ses plus proches parents, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent son royaume, il étendit son pouvoir sur toutes les Gaules. Cependant, un jour qu'il avait rassemblé les siens, on rapporte qu'il leur parla ainsi des parents que lui-même avait fait massacrer : « Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, et qui n'ai plus de parents qui puissent, si venait l'adversité, me prêter leur appui ! » Ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort, mais il disait cela par ruse et pour découvrir s'il lui restait encore quelqu'un à tuer (14).

Le texte de Du Verdier (1583) qui accompagne le portrait de Clovis (ci-dessus) à découvrir dans *La Biographie et prosopographie des rois de France* est à des années-lumière de celui d'Edward Le Glay (1843), tant il glorifie le roi des Francs, à qui, lorsqu'il se convertit au christianisme, l'on demanda *de brûler ce qu'il avait adoré et d'adorer ce qu'il avait brûlé*.

Revenons à Edward Le Glay, qui continue de remonter l'époque mérovingienne.

Selon toute apparence, il n'y eut pas dans le pays de nouveaux chefs jusqu'au règne de Clotaire, fils de Chilpéric, vers 621. Longtemps même après avoir reçu l'Évangile, les Belges et les Francs confondus avec eux s'obstinaient encore à mêler les superstitions germaniques aux dogmes et aux cérémonies du christianisme. Un missionnaire du nom d'Eligius (saint Eloi), étant, vers l'an [640], descendu le premier des sources de l'Escaut jusqu'à son embouchure, en semant sur sa route la parole divine, tenta de réformer ces graves abus (14).

Comme le dit lui-même Edward Le Glay, l'allocution pastorale qu'il adressa aux Belges offre un curieux exposé de la situation morale de nos pères en ce temps-là. La lecture de ce texte (pages 16 à 19 de l'ouvrage *Histoire des comtes de Flandre* référencé (14)) permet de se faire une idée assez précise des étranges coutumes pratiquées par les païens. *Dans le courant du VII^e siècle, bien qu'elle n'eût pas encore pénétré chez toutes les peuplades qui couvraient le sol de la Belgique, la religion du Christ avait fait néanmoins de grands progrès. On vit alors s'élever de toutes parts des églises et des monastères.*

C'est ainsi que l'auteur décrit l'évangélisation pratiquée par Amand (611), Omer et Bertin (638) et nous explique de quelle manière sont nées les premières communautés.

En effet, quand, après la conquête, il y eut des maîtres du sol, des possesseurs véritables d'un territoire jusqu'alors abandonné au premier occupant, ce ne fut pas tout encore ; il fallait des bras pour défricher les forêts, dessécher les marécages, cultiver les nouveaux champs. La religion chrétienne se prêta merveilleusement à l'organisation de ces travaux.

Dès le principe, elle avait révélé au conquérant le grand secret de l'association éclairée par la foi, basée sur la fraternité humaine. Ainsi on avait vu les premiers apôtres de l'Évangile, en Belgique, se bâtir, au milieu des peuples barbares qu'ils venaient convertir, une cellule et une petite chapelle de terre recouverte en chaume : autour de cette cellule et de cette chapelle on avait vu s'agglomérer de nombreux et fervents néophytes, et bientôt l'on s'était aperçu que les terres vagues et incultes des environs se transformaient, comme par enchantement, en campagnes fertiles, en plaines d'un riant aspect.

La plupart des villes de notre pays n'ont pas d'autre origine que la réunion des premiers chrétiens sous l'égide d'une pauvre église. C'est là le premier symbole de nos sociétés modernes, le donjon et le beffroi ne viennent qu'après. Ainsi, les Belges indigènes et les Francs, désormais confondus avec eux, trouvèrent dans le christianisme une source nouvelle de bien-être physique ainsi que les premiers germes d'organisation sociale (14).

Edward le Glay s'interroge sur le rôle des forestiers, ces sortes de demi-dieux qui précèdent les comtes [de Flandre] et sur lesquels on a débité tant de merveilles. [...] Certains gouverneurs se sont appelés marquis, parce qu'ils gardaient les marches* ou frontières ; pourquoi d'autres ne se seraient-ils pas nommés forestiers, parce qu'ils gardaient un pays de forêts ? ⁽¹⁴⁾

Léon Vanderkindere ⁽¹³⁶⁾ se pose la même question en 1902 : *Quelle créance faut-il accorder aux récits de nos anciens chroniqueurs au sujet des forestiers de Harlebeke ? Assurément les détails sur leur personnalité sont purement légendaires. Il n'en est pas moins vrai que le pays était couvert de bois ; [...] certains d'entre eux avaient conservé le caractère de forêts royales ; or, en pareil cas, les rois francs instituaient des agents spéciaux : magister forestarius, magister venatorum, comes forestarius. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu des forestiers dans nos régions comme ailleurs [...] mais il ne faut pas les confondre avec les comtes proprement dits qui, dès l'époque mérovingienne, étaient investis du pouvoir judiciaire et de l'administration du pagus* ⁽¹³⁶⁾.

Parmi ces forestiers du 7^e ou 8^e siècle, l'un nous concerne particulièrement, *Lydéric*, géant actuel de la ville de Lille, accompagné de *Phinaert*, son ennemi héréditaire :



Selon quelques écrivains, *Clotaire II* aurait d'abord confié une certaine portion du territoire belge, alors couvert de bois, à un gardien ou forestier nommé *Lyderik*. Celui-ci habitait le fort de Buc, situé sur l'emplacement actuel de la ville de Lille. Les motifs de cette primitive institution des forestiers sont rapportés d'une façon toute romanesque dans les traditions flamandes, et l'on connaît la légende si populaire de *Lyderik* et *Phinaert*, légende qui naguère encore était mise en action sur nos places publiques, pour rappeler la fondation du comté de Flandre. *Lyderik I^{er}* avait épousé *Rhotilde*, fille du roi franc *Dagobert*. Il mourut en 676 et fut enterré à Aire ⁽¹⁴⁾.

Chacun pourra se rafraîchir la mémoire au sujet du légendaire combat entre *Lydéric* et *Phinaert* en examinant les sculptures de *Sarrabezolles* sur le beffroi de Lille, ou encore en lisant *Alexandre Dumas*, qui a écrit *Aventures de Lydéric Grand Forestier de Flandre* en 1841. Une Note concernant les forestiers et les premiers comtes de Flandre par *M. Tailliar*, reprise en 1876, traite du cas de *Lydéric* ⁽¹⁷⁾. Si une légende jouit d'une grande réputation dans notre région, c'est bien celle de *Lydéric* et *Phinaert*, deux gaillards qui s'ont griblés d' gloire à grands cops d'pics ⁽¹⁸⁾, dont l'histoire a été maintes fois contée, en particulier

par Alexandre Desrousseaux avec pour sous-titre *Réclame en faveur de la Fontaine del Saulx* ⁽¹⁸⁾ À gauche, l'œuvre de Sarrazebolles, à l'Hôtel de Ville de Lille (1929)

Dans son *Abrégé Chronologique de l'Histoire de Flandre* paru en 1762, André Joseph Panckoucke ⁽¹⁰²⁾ se montre réservé au sujet de cette légende et fournit un autre éclairage :

L'Histoire de Lideric, nourri par une biche, est une fable copiée apparemment de l'Histoire des deux frères, Fondateurs de la République Romaine, qui furent nourris par une louve. Pour que ce qui est de l'enlèvement de Rothilde [sœur du roi Dagobert], il est aussi copié d'après l'enlèvement de Judith par Bauduin, dit Bras de Fer ⁽¹⁰²⁾.

Philippe de L'Espinoy, en 1631 ⁽²¹⁵⁾, est moins catégorique et prend plaisir à évoquer les diverses hypothèses : *Le premier Forestier fut Lydericq, mais qui fut ce Lydericq, toutes les histoires en parlent diversement : car aucuns disent qu'il estoit de Bourgoigne, fils de Saluwart, Prince de Dijon, & d'Emergarde de Roussillon.*

Autres, & mesmement la Cronicque de Saint Bertin dict que Lydericq estoit estranger, de sang Royal, natif de Lisbonne en Portugal & qu'il vint en France au service de Charles Martel, qui fit la guerre alors à Eude Duc d'Aquitaine, qui s'aidoit des Sarrasins d'Espagne, & que depuis il eut à femme Emergarde de Roussillon.

Autres parlent de deux Lydericqs, & du premier ils narrent comme la mère l'enfanta au bois sans miséricorde, & illecq l'exposa sur une fontaine, où un Hermite nommé Lydericq, le vint trouver, qui luy bailla Baptême, le porta en sa cellule, & illecq le nourrit, et esleva à l'aide d'une biche, qui deux fois le jour venoit à l'enfant donner la mamelle, & plusieurs autres choses merveilleuses, qui plus semble fable qu'histoire [...] La Cronicque de saint Bertin dict, qu'en l'an de nostre Seigneur vij^c. iiij^{xx}. xij. Charlemagne Empereur, Roy & Monarque de toutes les Italies, Gaule & Germanie, voulant recompenser ledit Lydericq des grands services, que plus de soixante ans il avoit fait à la maison Royale de France, luy donna en fief perpétuel les Forests & Territoire de Flandres.

Au jour dudit don, Flandres estoit bien peu de chose : car selon ce qu'on trouve es archives & cartulaires des fondations de saint Pierre & de saint Bavon à Gand, Pagum Flandrense comprenoit seulement le quartier de Bruges, avec une partie du Westquartier, qui estoit pauvre & meschant pays, plain de forests, bruyères, & des palus, & dit la Cronicque de S. Bertin, qu'à cause de ces forests & meschant pays Lydericq se fit par esbat ou mocquerie appeller Forestier : combien qu'autres histoires anciennes escrivent que jadis l'office de Forestier, estoit comme officier real dessous son Prince, & en suite de ce tous les successeurs dudit Lydericq retindrent & portèrent ce tiltre à grand honneur* ⁽²¹⁵⁾.

L'essentiel est que tous accordent que le premier Seigneur particulier de Flandres fut nommé Lydericq, comme dit est & que de luy sont venus & descendus tous les Forestiers, Comtes & Comtesses de Flandres, & successivement en est venu & descendu sa Majesté le Roy d'Espagne en directe ligne & degré, sans jamais

avoir *changé d'estocq*. La consultation de la généalogie des comtes de Flandre, en fin de ce chapitre, éclairera ce point ; il en existe de nombreuses et les plus modernes, en forme d'arbres, sont certes plus « lisibles » mais il leur manque l'allure et le charme désuet des tournures d'autrefois.

Madame Clément née Hémary fait en 1834 du prince de Dijon Salvaert (père de Lydéric) le cousin de Phinaert, qui l'assassina, et elle conclut en regrettant la crédulité du peuple : *effectivement Lydéric fut le 1^{er} forestier (à part les évènements fabuleux) ; néanmoins ils se sont perpétués parmi le peuple de Lille qui croit encore à l'existence du géant Phinar et aux malheurs d'Ermengade* (la mère de Lydéric) (283).

Les *Annales du Comité flamand de France* de 1897, tome XXIII (234), présentent une étude de M. L. Chamonin, dans laquelle il s'efforce, à partir de textes anciens, de faire la part des choses entre vérité historique (si tant est qu'il est encore possible de démêler le vrai du faux) et légende. Il conclut ainsi : *L'erreur historique sera de tout temps. [...] Les erreurs ont toutes pris naissance de la même façon ; elles sont dues à la mauvaise interprétation des textes*. Nous voici prévenus ! Quoi qu'il en soit, selon les chroniques, Lyderik de Buc (notre Lydéric légendaire) eut deux fils, Antoine et Burchard, qui devinrent tour à tour forestiers. *Sil est vrai qu'ils aient transmis à leurs enfants les charges dont [les forestiers] étaient investis, ce ne fut, assurément, que sous le bon plaisir des rois et par tolérance plutôt que par droit de propriété : c'étaient, en un mot, des bénéficiaires et non des feudataires** (14).

Burchard eut un fils, *Estorède, dont on dit bien peu de chose ; et cet Estorède fut père de Lyderik II d'Harlebeke, dont on ne parle guère davantage*. L'on croit savoir que Charlemagne avait nommé Lyderik II *préfet du rivage de Flandre où le monarque franc avait déporté, après ses conquêtes, une colonie nombreuse de Saxons*. C'est à cette époque que les Hommes du Nord, qu'Edward Le Glay appelle Normands, commençaient à dévaster la région.

Ces choses se passaient sous Ingelram, fils de Lyderik d'Harlebeke qui était mort vers 808. Ce fut aussi à l'époque d'Ingelram que l'on vit pour la première fois descendre sur les côtes belges ces pirates normands. [...] L'empereur y forma deux établissements maritimes, afin de pouvoir s'opposer aux agressions des Normands ou Danois qui, dès l'année 810 et sous la conduite de leur chef Godefroid, avaient abordé en Frise avec deux cents vaisseaux et fait de grands ravages dans le pays. Charles vint en personne à Boulogne, où il avait rassemblé ses navires dans la crainte d'une agression des pirates du Nord. Il restaura sur la plage de Boulogne un phare anciennement érigé pour guider les navigateurs dans leur route, et fit allumer toutes les nuits un fanal au sommet de ce phare. De Boulogne, l'empereur se rendit sur les bords de l'Escaut, dans le lieu appelé Gand, et inspecta les navires qu'on y construisait pour sa flotte ; ce qui fit penser que Gand était jadis plus près de la mer qu'il ne l'est aujourd'hui. [...]

Les Normands ravagèrent la contrée pendant plusieurs années, portant le fer et le feu tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Les peuples flamands souffrirent bien durant cette longue invasion. Ils n'avaient plus le courage de repousser leurs agresseurs, tant ils étaient terrifiés. Ce n'était encore là pourtant que le prélude des maux que les Normands devaient leur faire endurer. [...] Pour remédier à tant de maux, le roi Charles-le-Chauve convoqua plusieurs assemblées de grands et d'évêques dont l'une fut tenue, en 853, au château de Senlis. Là, il nomma des commissaires pour aller constater partout les dommages. Les délégués qu'il envoya dans le pays gouverné par Ingelram furent Adelard, abbé de Sithiu ou Saint-Bertin, et Immon, évêque de Noyon, massacré lui-même un peu plus tard avec ses diacres sur le seuil de sa cathédrale par les païens* (14).

On pourra consulter avec profit l'ouvrage de Du Verdier publié en 1583 si l'on est curieux de voir les portraits de Charlemagne et Charles le Chauve ⁽¹⁶⁾. De nombreuses légendes subsistent à propos des forestiers et surtout de Lydéric, mais c'est dans sa descendance qu'il faut chercher le premier comte de Flandre.

Bras-de-Fer

De tous ces personnages qui apparaissent d'une manière si confuse dans la nuit des temps, il n'y a qu'Ingelram qui soit signalé d'une façon authentiquement historique. Il est nommé dans deux capitulaires de Charles-le-Chauve, des années 844 et 853, comme envoyé royal (missus) aux pays de Noyon, Vermandois, Artois, Courtrais. D'un côté l'importance qu'avaient acquises ces Provinces du nord ; de l'autre la nécessité de s'opposer aux envahissements successifs et réitérés des Normands, ne pouvaient manquer de faire naître peu à peu en Belgique une véritable organisation politique. Il fallait toutefois d'autres circonstances encore pour fonder et consolider cette dynastie des comtes de Flandre, qui commence aux rois chevelus de la race de Mérovée pour se perdre, sept cents ans plus tard, dans l'immense monarchie de Charles-Quint ⁽¹⁴⁾.*

C'est aussi l'avis de Louis Moreri qui, en 1683, avait écrit *Le grand dictionnaire historique, ou Le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane* ⁽¹⁹⁾.



(108)

Baudouin I, de ce nom, surnommé Bras de Fer, Comte de Flandres, était fils, à ce qu'on dit, d'Audacker ou Odoacre, qu'on fait Grand Forestier du même pays. Car on dit que comme la Flandre était toute couverte de forêts, on donnait le nom de Forestiers aux Seigneurs que le Roy de France envoyait pour les gouverner. Baudouin enleva Judith, fille de Charles le Chauve son Roy, et jeune veuve d'Eardulfe, Ethelwofe ou Etelulfe, Roy d'Angleterre. Ce fut l'an 862 du consentement de cette princesse. Le Pape l'ayant excommunié à la poursuite du Roy, Baudouin en fut tellement étonné qu'il alla l'année d'après 863 à Rome avec Judith et le Saint Père, qui était Nicolas I, touché de sa soumission et des larmes de la Princesse, interposa ses prières auprez de Charles, qui luy pardonna, consentit au mariage, qui se fit à Auxerre en 863, et on dit qu'il luy donna la Flandre en titre de Comté sous l'hommage de la couronne. D'autres en parlent diversement et cherchent l'origine de ce Comté en Lideric qu'ils prétendent avoir vécu en 793. Mais ces faits paraissent furieusement fabuleux, & il est plus raisonnable d'avouer avec les doctes Généalogistes de ce tems que Baudouin est le premier Grand Forestier de Flandres. Il mourut en 877 & fut enterré dans l'abbaye de Saint Bertin, laissant Baudouin II, qui lui succéda & Raoul Comte de Cambrai ⁽¹⁹⁾.

Edward Le Glay réfute cependant l'affirmation de Louis Moreri selon laquelle Baudouin 1^{er} serait fils d'Audacker (texte ci-dessus), et explique que Baudouin et Audacker ne sont qu'une seule personne : *Bauduin* (orthographe retenue par E. le Glay) ou *Baldwin* en tudesque* [offrent] à peu près le même sens que l'épithète latine *audax*. [...] On ne remarquait point l'identité qui existe entre ces deux dénominations (14). *Baldwin* signifiant *audacieux* en langue tudesque* (germanique) ; en anglais actuel, le terme *bold* a le même sens.

Si l'on se réfère au *Cartulaire** de l'abbaye de Saint-Bertin (211) on lit cependant sous le titre *Les comtes de Flandre, par Jacob de Bailleul* :

Une seule et même lignée à partir de l'année 792. Audacer, [...] Forestier, est décédé [...] en 837. Baudouin surnommé Bras-de-Fer, premier comte, fils d'Audacer, est très illustre par sa femme Judith, la fille même de l'empereur et roi des Francs Charles le Chauve et de Ermentrude. Ses enfants sont Charles Courte Vie, Baudouin, Rodolphe aussi, comte de Cambrai. Baudouin Bras de Fer est décédé en l'an 879. Il a été enterré à St Bertin (211).

Quoi qu'il en soit, après un certain nombre de péripéties, dont l'enlèvement de Judith, la fille de Charles le Chauve, le pardon à la fois du pape Nicolas et du roi, puis son mariage avec Judith...

... Bauduin fut nommé par Charles-le-Chauve, non pas comte de Flandre, mais simplement comte du royaume, et reçut de lui en bénéfice dotal toute la région comprise entre l'Escaut, la Somme et l'Océan, c'est-à-dire la seconde Belgique, telle qu'elle avait été divisée dans le précepte de Louis-le-Débonnaire de 835, avec charge de la défendre contre les Danois et les autres barbares du Nord dont les invasions devenaient de plus en plus fréquentes. Bauduin, en conséquence, prêta serment de fidélité entre les mains du roi, et prit le nom de marquis des Flamands, titre que ses successeurs abandonnèrent plus tard pour prendre celui de comtes de Flandre. [...] Ces événements se passaient en 863.

La ville de Bruges fut dès lors le séjour habituel de Bauduin. C'était, comme nous l'avons dit, la capitale du petit canton connu depuis le sixième siècle sous le nom de Flandre. Le marquis la fortifia de murailles en pierres. Nous avons dit que, vers l'époque où Bauduin fut chargé du gouvernement des pays compris entre l'Escaut, la Somme et l'Océan, les déprédations des Normands s'y renouvelaient sans cesse. En 876, ces pirates, sous la conduite du fils de leur roi Bigier et d'un autre chef fameux nommé Hasting se répandirent le long des rives de la Scarpe et de l'Escaut. [...] Bauduin, s'il faut en croire la tradition, repoussa courageusement les irruptions sans cesse renaissantes des hommes du Nord, et tâcha d'en prévenir le retour en fortifiant plusieurs lieux, entre autres cette ville de Bruges où avait été faite, pour ainsi dire, la consécration de son nouvel empire (14).

Étrangement, le *Cartulaire** de l'abbaye de Saint-Vaast nous donne un renseignement différent à propos du lieu de résidence des comtes de Flandre : *Balduini Mons* : [ainsi s'appelait] au XVI^e siècle *Baudimont*. Ce lieu s'est conservé dans le nom de la Porte qui y conduit [...]. Le mont de Baudouin indique l'habitation du premier des comtes de Flandre, qui avaient établi leur résidence à Arras avant l'invasion des Normands (68). Revenons à Edward Le Glay.

Bauduin mourut en 879 à l'abbaye de Saint-Bertin, où il voulut passer les derniers jours de sa vie sous la robe monacale. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère, après qu'on en eut détaché le cœur et les entrailles qu'obtint l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. De la fille de Charles-le-Chauve il avait eu deux fils, dont l'aîné, Bauduin, lui succéda dans son marquisat ; et le second, Raoul reçut en bénéfice le comté de Cambrai.

Ici l'hérédité apparaît pour la première fois dans l'histoire de Flandre comme principe dominant. Ce principe venait d'ailleurs d'être consacré par un capitulaire de Charles-le-Chauve, de l'année 877, dans lequel il est dit, entre autres choses, que si un comte laisse un jeune fils, ce fils, avec l'aide de ses ministres et de l'évêque du diocèse où il se trouve, doit pourvoir à l'administration du comté jusqu'à ce que la mort du titulaire soit connue de l'empereur, et qu'il ait pu investir le fils de la charge et des prérogatives du père. C'est probablement ce qui eut lieu à l'égard de Bauduin I^{er} pour la transmission du marquisat en faveur de son fils aîné. Toutefois cette transmission ne fut pas complète, puisque le Cambrésis devint l'apanage du second fils de Bauduin, et que le Vermandois fut donné en bénéfice à un comte nommé Thierry.

Nous aurons souvent encore à signaler de ces démembrements qui prouvent le peu de fixité des institutions féodales à leur origine. La première année du règne de Bauduin, qu'on nomma le Chauve, non qu'il fût chauve en effet, mais en souvenir de son aïeul maternel l'empereur Charles, fut signalée par une invasion nouvelle des Normands, plus terrible encore que les précédentes. Ils remontèrent les embouchures de l'Escaut ; et, après avoir passé à Gand l'hiver de 880, ils se répandirent le long des rives de ce fleuve, ravageant tout sur leur passage (14).

Le fait le plus capital de la seconde moitié du 10^e siècle et qui produit dans tout le nord de la France une profonde révolution, c'est l'irruption continue des Normands, affirme M. Tailliar (130).

Les Normands

Les pirates s'installèrent à Courtrai, saccagèrent le pays des Ménapiens, puis Tournai, Saint-Omer, Théroüanne, Saint-Riquier, Saint-Valéry-sur-somme. Ils allèrent jusqu'Aix-la-Chapelle, Trèves et Cologne, incendièrent Cambrai et Arras. M. Clément, dans son *Histoire de France* parue en 1855 (7), décrit ces pirates sanguinaires :

Ces peuples féroces avaient une religion barbare et cruelle comme leurs mœurs. Ils immolaient des victimes humaines à Odin leur dieu, qu'ils appelaient le dieu terrible, l'auteur de la dévastation et le père du carnage. Ils ne respiraient que les combats ; les fatigues, les pillages, les blessures étaient les jeux de l'enfance et de la jeunesse. Leurs pirates infestaient toute l'Europe ; leurs flottes, composées de barques légères, pénétraient partout. On les voyait fondre sur les côtes et dans l'intérieur des provinces, mettant tout à feu et à sang (7).

Ce portrait est complété par Philippe Pulinx en 1838 : *Ces peuples [...] avaient pour principe que le droit était fondé sur la force ; ils ne respiraient que les combats et le pillage ; les femmes autant que les hommes savaient non-seulement braver la mort avec intrépidité, mais encore la recevoir avec joie. Ils savaient avec leurs barques légères affronter les tempêtes de l'océan ; ils fondaient sur les côtes ; le carnage et l'incendie marquaient partout leurs pas et ils ne laissaient aux peuples consternés que la misère et les larmes* (277).

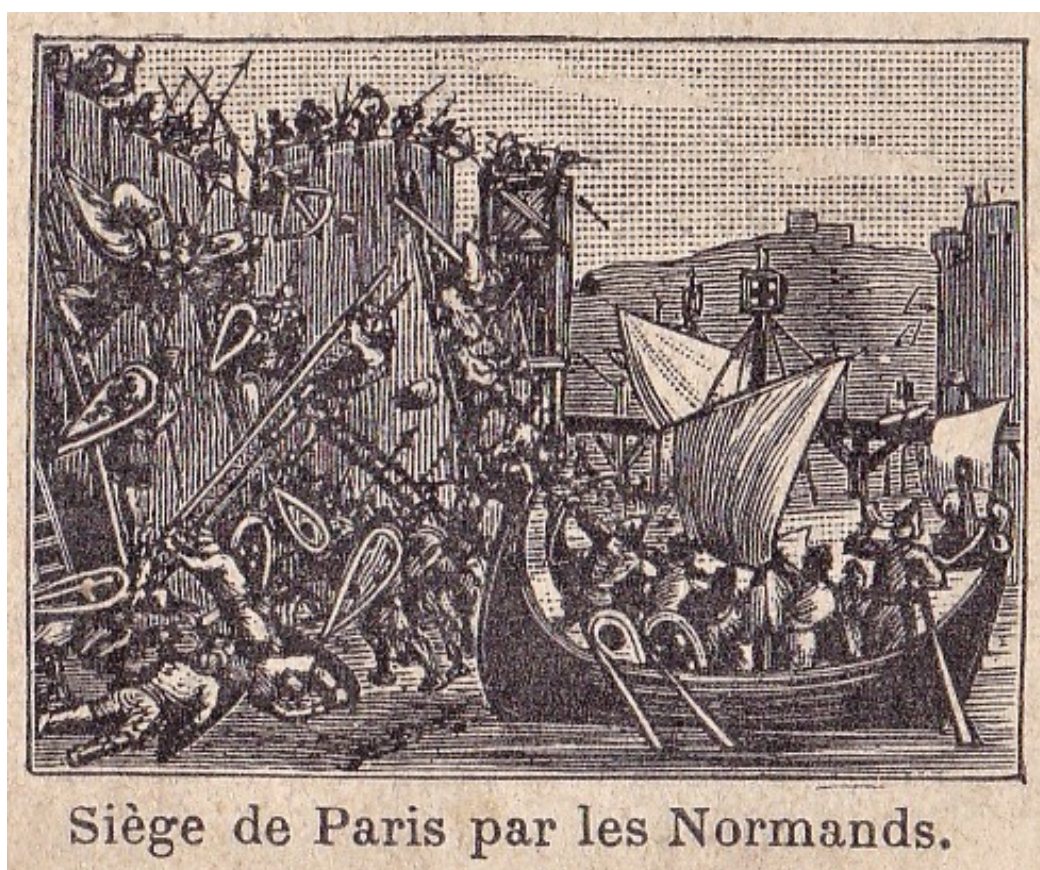
Ces invasions réitérées, précise encore M. Tailliar, ont surtout trois conséquences importantes :

1° *Elles changent la surface du pays ; sa superficie jusque-là plate, à découvert, presque désarmée, se hérisse de villes fortifiées, de donjons, de châteaux-forts.*

2° *Elles modifient le caractère de la population qui, de paisible et inoffensive qu'elle était, devient active, guerrière, façonnée aux combats.*

3° *Elles donnent un prodigieux développement à la féodalité* (130).

Effectivement, les Normands profiteront de l'Aa, l'Yser et l'Escaut pour pénétrer plus avant dans notre région et mettre à sac les villes, plus riches que les côtes de la Mer du Nord.



(122)



(123)

Dans son roman *Les Vikings de la Baltique* paru en 1877, G. W. Dasent⁽¹⁰³⁾ met en scène des personnages historiques sur fond d'événements historiques. Laissons de côté pour une fois les actes de piraterie pour nous intéresser à une curiosité figurant dans les 300 pages du tome un. Le terme *eau* y figure 66 fois, désignant le plus souvent l'eau des rivières, lacs ou de la mer et parfois la boisson et le terme *vin* 8 fois. Pour comparaison, le terme *hydromel* revient 116 fois et le terme *bière* est compté 120 fois ! Voici deux extraits qui nous en disent plus sur les coutumes communes aux Flamands et aux Vikings.

- Avez-vous un peu plus de cet excellent hydromel d'Angleterre ? dit Gangrel en riant. Comme cela vous prend possession d'un homme ! Mes pieds le sentent déjà. Laissez-moi vider une autre corne, et puis je vous dirai d'où je vins et où je suis allé.

- J'ai toujours entendu dire que vous autres Flamands étiez de grands buveurs, dit Beorn, et chez moi, dans le pays de Galles, il y en a quelques-uns qui portent vaillamment l'hydromel et la bière ; mais votre corne tient bonne mesure, et si vous la vidiez toute entière pour votre part vous ne seriez pas capable de raconter votre histoire. En outre notre manière de boire est de boire de compte à demi avec notre voisin. Voyez, la corne est divisée intérieurement par une cheville qui la traverse : la moitié à toi, la moitié à moi.

Alors appelant un des esclaves :

- Ici enfant, remplis de nouveau la corne d'hydromel d'Angleterre, et porte-la à Gangrel Pied-rapide, messenger du roi.

La corne fut apportée, Beorn la prit et dit :

- Je vais t'enseigner à boire à la façon des Vikings. Alors il leva lentement la pointe de la corne en l'air comme avait fait Gangrel, mais lorsqu'elle fut à moitié hauteur, il arrêta brusquement sa main, et renversa la corne d'un coup sec qui fit écumer l'hydromel à moitié du vase, mais sans en laisser tomber une seule goutte.

- Voilà ! dit Beorn, c'est ainsi que nous buvons. [...]

- J'ai appris deux choses dans mes voyages, dit le messenger : la première, c'est de me contenter de la

moitié lorsque je ne puis avoir le tout, la seconde d'agir à la guise des gens avec qui il m'arrive de me trouver. Dans mon pays nous tiendrions pour chose misérable de boire une demi-corne d'hydromel. Nos cornes sont toujours remplies jusqu'au bord, et nous les buvons jusqu'à la dernière goutte. Ici vous vous invitez à boire les uns les autres par moitiés, et ce n'est pas une mauvaise coutume pourvu qu'on attrape assez de moitiés pour faire beaucoup d'entiers. Mais j'ai vu pis que cela, car lorsque j'étais à Byzance [...], je me suis trouvé avec des gens qui ne buvaient jamais une goutte de vin, de bière ou d'hydromel, et qui disaient cependant qu'ils faisaient fort bien sans tout cela.

- Et qu'est-ce qu'ils buvaient alors à leurs festins et autour de leurs feux à Yule ? [Date du vieux calendrier scandinave qui correspond à la Noël], demanda Beorn.

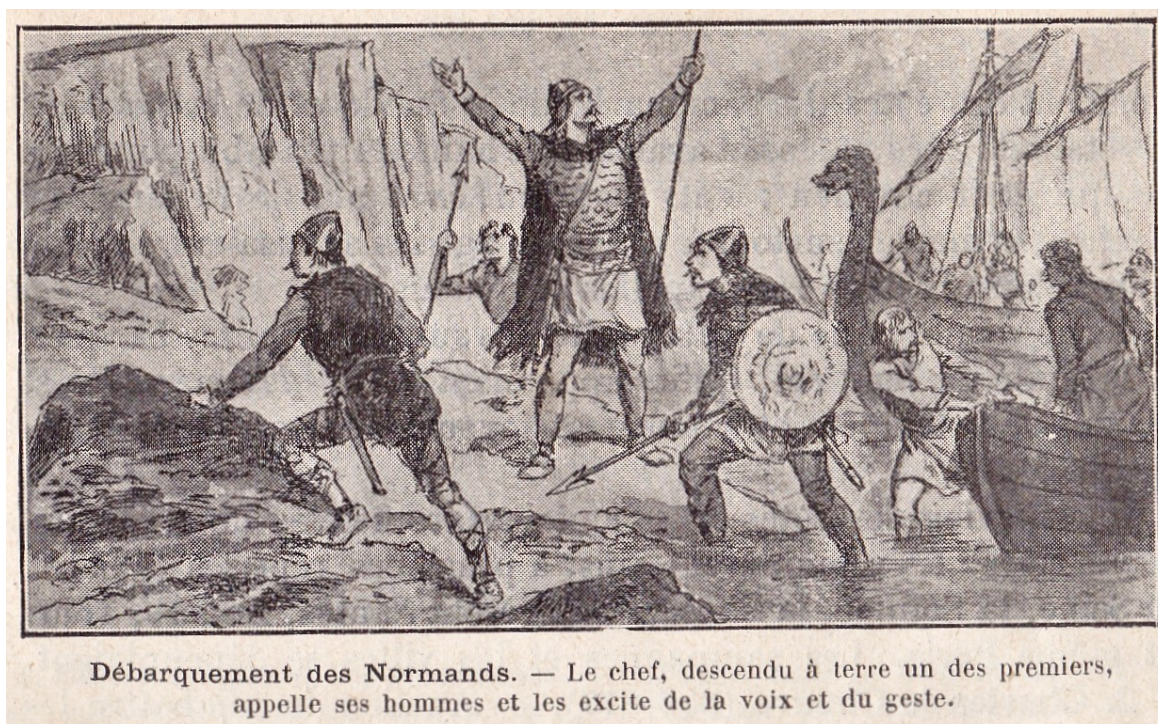
- Dans ce pays, dit Gangrel Pied-rapide, il n'y a ni Yule, ni feux, et ce que les gens boivent est quelque chose que nous ne voyons jamais à nos festins, soit ici, soit dans les Flandres : de l'eau.

- De l'eau, grogna Beorn, de l'eau ! Ici, enfant, remplis de nouveau cette corne d'hydromel. [...] Qui jamais entendit parler d'eau à un festin ? Il y a bien des années, dit sentencieusement Beorn, que je n'ai mis dans ma bouche une goutte d'eau, à moins que ce ne fût de l'eau de rivière ou de l'eau de mer lorsqu'une vague entrainait dans mon navire, et alors, Odin me soit en aide, ainsi que le dieu blanc des chrétiens, et tous les dieux de toutes les religions, je l'ai toujours crachée immédiatement. Comment ces gens peuvent-ils chanter ou combattre, ou font-ils seulement pour vivre, si leur sang n'est pas excité par la bière ou l'hydromel ? [...] Ce n'est pas ici, ni dans le pays de Galles, ni dans les Flandres, que les gens pourraient vivre en ne buvant que de l'eau. [...] Un homme véritable doit boire de solides breuvages. Eh bien, enfant ! Pourquoi tant de lenteur à remplir cette corne ? [...]

- Je ne sais comment il en va chez vous, en Flandres, Gangrel, mais ici, dans le Nord, il n'est personne, depuis le roi sur son trône jusqu'au plus humble homme libre dans sa chaumière, qui croie être entré pleinement en possession de ses droits, et avoir rempli ses devoirs sacrés envers le mort, avant d'avoir bu ce que nous appelons sa transmission d'héritage, ou bière des funérailles, et tenu un grand festin dans la salle de son père en l'honneur de sa mémoire.

- Nous n'avons pas de telles coutumes en Flandres, dit Gangrel ; là-bas nous buvons toujours de la bière en notre propre honneur. À cet égard la mort d'un père ne fait pas de différence ; le fils prend sa terre et ses biens, et boit de la bière et de l'hydromel tout comme auparavant.

Vers la fin du siècle, le fléau semble avoir disparu ; mais des événements d'une autre nature vont signaler le règne de Bauduin (14), en particulier son opposition à Eudes, comte de Paris, qui occupait le trône de France à la place de Charles-le-Simple, fils de Charles-le-Chauve.



(124)

Bauduin-le-Chaue mourut en 919 et fut enterré d'abord à l'abbaye de Saint-Bertin mais comme aucune femme ne pouvait entrer morte ou vive dans ce monastère et qu'Elstrude voulait reposer auprès de son époux le marquis fut apporté et inhumé à Saint-Pierre de Gand. À sa mort, nouveau démembrement de la monarchie flamande : de ses deux fils, le plus jeune, Adalolphe eut le Boulonnais, le Térouanais et l'abbaye de Saint-Bertin qui formait le centre et comme la capitale de ces deux Provinces ; l'aîné connu dans l'histoire sous le nom d'Arnould-le-Grand, fut investi du reste (14).

Le reste : c'est-à-dire principalement la Flandre, avec le titre de marquis. Arnould-le-Grand (ou Arnoul-le-Vieux, ou Arnoul de Flandre) reçut en 933, à la mort de son frère, le Ternois et le Boulonnais (136). Arras avait été prise en 932, Douai le sera un peu plus tard : Léon Vanderkindere (136) *présume que c'est en 943 et à la mort de Raoul-le-Jeune que le comte Arnoul de Flandre parvint à occuper également Douai.*

Il était important de détailler les conditions d'avènement de Bauduin I^{er}, probable premier des comtes de Flandre, sachant d'une part que ces derniers deviendront par la suite châtelains de Lille et, d'autre part, que Provin fera partie de la châtellenie de Lille.

Le nom de Provin n'apparaît pas encore (celui de Lille n'apparaît pas beaucoup plus) mais cela ne saurait tarder. En attendant, suit une liste des comtes de Flandre, telle que l'a reprise Jean-Baptiste Dupont en 1833 (177), à laquelle j'ai joint quelques autres commentaires. Il arrive fréquemment que, selon les auteurs consultés, les dates et l'orthographe diffèrent.

Les comtes et comtesses de Flandre

On lira sans doute avec intérêt, écrit-il, la note suivante sur les forestiers et les comtes de Flandre, que j'extraits d'un vieux bouquin imprimé à Anvers en 1608. Pour le paraphraser, on lira également avec intérêt le travail de Jules Bertin et George Vallée (17), ou celui d'Edward Le Glay (14) ou encore celui de Victor Derode (2), entre autres.

Lyderic, d'Harlebecque (792), mort en 836, inhumé à Harlebecque

Lydericq, selon la Chronicque de S. Bertin gouverna seize ans, & trespasa l'an huict cents & huit, & gist à Harlebeke, & après luy succédèrent l'un après l'autre Engerant & Andacer & gouvernèrent à savoir Engerant quinze ans, & Andacer dix huict ans, & gisent tous deux audit Harlebeke (215).

Ingelban, son successeur, mort en 852, inhumé au même lieu

Odoacre, fils du précédent, mort en 863, idem

Baudouin, Bras-de-Fer, 1^{er} comte de Flandre, mort en 879, inhumé à Arras

Si les dates données en 1631 par Philippe de L'Espinoy (215) pour Lyderic d'Harlebecque ne correspondent pas, il fixa bien à l'an huict cents septante neuf la mort de Baudouin Bras-de-Fer.

Baudouin le Chauve, II^e comte, fils du précédent, mort en 919, inhumé à Gand

Les Normands ouvrent les yeux à la vérité, & plusieurs d'entre eux reçoivent le baptême. L'archevêque de Rouen propose à Rollon, de la part du Roi Charles le Simple, de lui céder toute la côte maritime qu'il avait ravagée. [...] Rollon accepta. Quelques historiens rapportent que le Roi Charles, mécontent de Baudouin, lui offrit la Flandre, mais que Rollon, dégoûté d'un pays trop froid & trop marécageux, la refusa (102).

Arnould le Vieux, son fils aîné, III^e comte, mort en 964, inhumé à Gand

Arnould fut la terreur de ses ennemis [les Normands], & le soutien de ses amis ; il donna la paix à ses sujets & la tranquillité à ses voisins. On ne saurait assez le louer pour le soin qu'il prit de réformer les abbayes (102).

Baudouin le Jeune, son fils, IV^e comte, mort de la petite vérole en 967, inhumé à St.-Bertin. Il fut enlevé trop tôt pour le bien de ses sujets, nous dit André Joseph Panckoucke (102). Son père reprit le gouvernement l'an 961 et fit proclamer son petit-fils comte de Flandre par les Etats assemblés.

Arnould le Jeune, son fils, V^e comte, mort en 988 inhumé à Gand

Baudouin la Belle-Barbe, son fils, mort en 1035, inhumé à St.-Pierre de Gand

Baudouin, de Lille, son fils, mort en 1067, inhumé à la collégiale St.-Pierre, à Lille

Baudouin, de Mons, son fils, VIII^e comte, mort en 1070, inhumé à l'abbaye d'Hasnon

Arnould le Simple, son fils, IX^e comte, mort en 1072, inhumé à l'abbaye de St.-Bertin

Robert, le Frison, fils puîné de Baudouin de Lille, mort en 1077, inhumé à Winedale

A. J. Panckoucke écrit quant à lui : Robert décéda à Cassel, quelques auteurs disent au château de Vinendal, l'an 1093 ⁽¹⁰²⁾.

Robert de Jérusalem, son fils, mort d'une chute de cheval en 1111, inhumé à Arras

Baudouin, à la Hache, XII^e comte, mort en 1119, inhumé à St.-Bertin

Charles le Bon, XIII^e comte, mort sans descendants en 1127, inhumé à Bruges

Guillaume de Normandie, nommé comte par Louis-le-Gros, mort en 1129, à St.-Bertin

Thierry d'Alsace, fils de Gertrude, fille de Robert-le-Frison, mort en 1168, à Wattine

Philippe d'Alsace, XVI^e comte, fils du précédent, mort en 1190, inhumé à Clairvaux

Baudouin, de Hainaut, XVII^e comte, mort en 1195, inhumé à Mons

Baudouin de Constantinople, son fils, mort en Turquie

Jeanne, de Constantinople, sa fille, morte en 1243 inhumée à Marquette

Marguerite, sa sœur, morte en 1279 à l'Abbaye de Flines.

Jeanne et Marguerite, les bien-connues Comtesses de Flandre

Guillaume de Dampierre, fils de Marguerite, mort en Afrique

Guy, de Dampierre, mort en 1304, inhumé à Flines

Le gouvernement de Guy de Dampierre est marqué par les conflits avec le roi de France Philippe le Bel : la bataille de Furnes en 1297, les Matines de Bruges en mai 1302, la bataille des Eperons d'Or en juillet 1302, les batailles de Pont-à-Vendin et Mons-en-Pévèle en 1304, les sièges de Lille...

Robert, de Béthune, XXIII^e comte, mort en 1322, inhumé à Ypres

Louis de Nevers, petit-fils du précédent, mort en 1346

Louis de Male, son fils XXV^e comte, mort en 1383, inhumé à St.-Pierre à Lille

Marguerite, sa fille, mariée à Philippe-le-Hardi, morte en 1404, inhumée à St Pierre, à Lille

Par ce mariage, la Flandre entre dans le giron de la Bourgogne.

Jean, l'Assuré, fils de Philippe, mort en 1419, inhumé à Dijon

L'ardeur martiale et l'intrépidité de ce prince, duc de Bourgogne, lui donnèrent le surnom de Jean sans Peur.

Philippe, le Bon, fils de Jean, mort en 1467, à Dijon

Charles, le Travaillant, fils de Philippe, mort en 1476 à Nanci

Aussi nommé Charles le Téméraire

Nous allons quitter le Moyen Âge ; voici auparavant un extrait des *Archives des comtes de Flandre jusqu'au milieu du 13^e siècle*, par Jean-François Nieus, professeur et chercheur à l'Université de Namur, qui insiste sur le côté solide des institutions de la Flandre, souvent moteur de l'opposition à la France :

Le comté de Flandre au Moyen Âge central est présenté à raison dans l'historiographie comme l'une des principautés territoriales les plus solides d'Occident, tenue d'une main ferme par des dynastes doués d'un grand talent politique et servis par des rouages institutionnels qui ont très tôt favorisé la centralisation du pouvoir. Cette précocité administrative a logiquement conduit les historiens à comparer la Flandre à l'Angleterre voisine, dont il n'est pas besoin de rappeler l'avance sur les autres régions du nord de l'Europe dans le domaine du gouvernement par l'écrit. L'existence d'une organisation financière sophistiquée et d'une chancellerie efficace dès le premier tiers du 12^e siècle, l'existence aussi de circonscriptions administratives très anciennes (les châtelainies) gérées dès la seconde moitié du 12^e siècle par des officiers salariés et révocables (les « proto-baillis ») sont autant d'éléments qui ont contribué à la réputation de « modernité » du comté de

Flandre – réputation bien évidemment confortée par son extraordinaire essor économique et urbain (305).

Reprenons la liste de Jean-Baptiste Dupont (177).

Maximilien d’Autriche, époux de Marie, fille de Charles, mort en 1519

Ce sont les grands-parents de Charles-Quint.

Philippe, dit Croit-Conseil

Philippe le Beau (le Bel) sera archiduc d’Autriche, roi d’Espagne, comte de Flandre.

Charles-Quint empereur

À la mort de son père, Charles n’avait que six ans, il hérita donc de la Flandre mais une tutelle fut exercée par sa tante Marguerite d’Autriche. Il sera proclamé roi des Espagne en 1517 et élu empereur contre François 1^{er} en 1519. L’an 1520 est l’une des dates mémorables en Flandre, celle de la rencontre du Camp du Drap d’Or, entre Ardres et Guînes. François 1^{er} désirait se faire un allié d’Henry VIII, mais l’entrevue fut un échec. Il n’en reste pas moins que les deux camps rivalisèrent d’audace et de dépenses pour offrir un spectacle somptueux. Chaque année, une association de Guînes organise un repas-spectacle historique intitulé les *Ripaïlles du Camp du Drap d’Or* ; les convives assistent alors à un fastueux repas auquel prennent part François 1^{er} et Henri VIII, au cours duquel se déroulent danses et combats. Charles-Quint et François 1^{er} ne cesseront de s’affronter, à propos de la péninsule italienne, du duché de Bourgogne, de la Flandre. François 1^{er} sera battu à Pavie en 1525 et emprisonné à Madrid pendant une année, jusqu’à la signature du traité de Madrid.

Philippe II, roi d’Espagne

Sous l’influence des idées luthériennes, le mécontentement des Flamands grandit, d’autant que les tribunaux de l’Inquisition ne cessent de réprimer le protestantisme. L’insurrection des Pays-Bas durera un demi-siècle. Les provinces du nord s’uniront et se sépareront de l’Espagne en 1579, aidés par les Anglais et les Français. L’Espagne sera alors en conflit avec ces deux pays. Philippe II cédera le gouvernement des Pays-Bas à sa fille Isabelle Claire Eugénie, épouse de l’archiduc Albert d’Autriche.

Albert, archiduc d’Autriche (1600)

Viendront ensuite : Philippe IV, roi d’Espagne, jusque 1665, puis Charles II, roi d’Espagne jusque 1700 mais comte de Flandre jusqu’au traité d’Aix-la-Chapelle en 1667, date à laquelle la Flandre sera définitivement française.

Tous les faits historiques et les anecdotes rapportés ici sont basés sur des écrits anciens (*reproduits en italique*) et les noms des auteurs, éditeurs, de tous les extraits, cartes, plans, cartes postales, photographies présentés sont référencés clairement dans le fascicule 001. Les mots peu courants (ancien français) y sont aussi expliqués dans leur contexte dans le glossaire ; ces mots sont suivis de *.